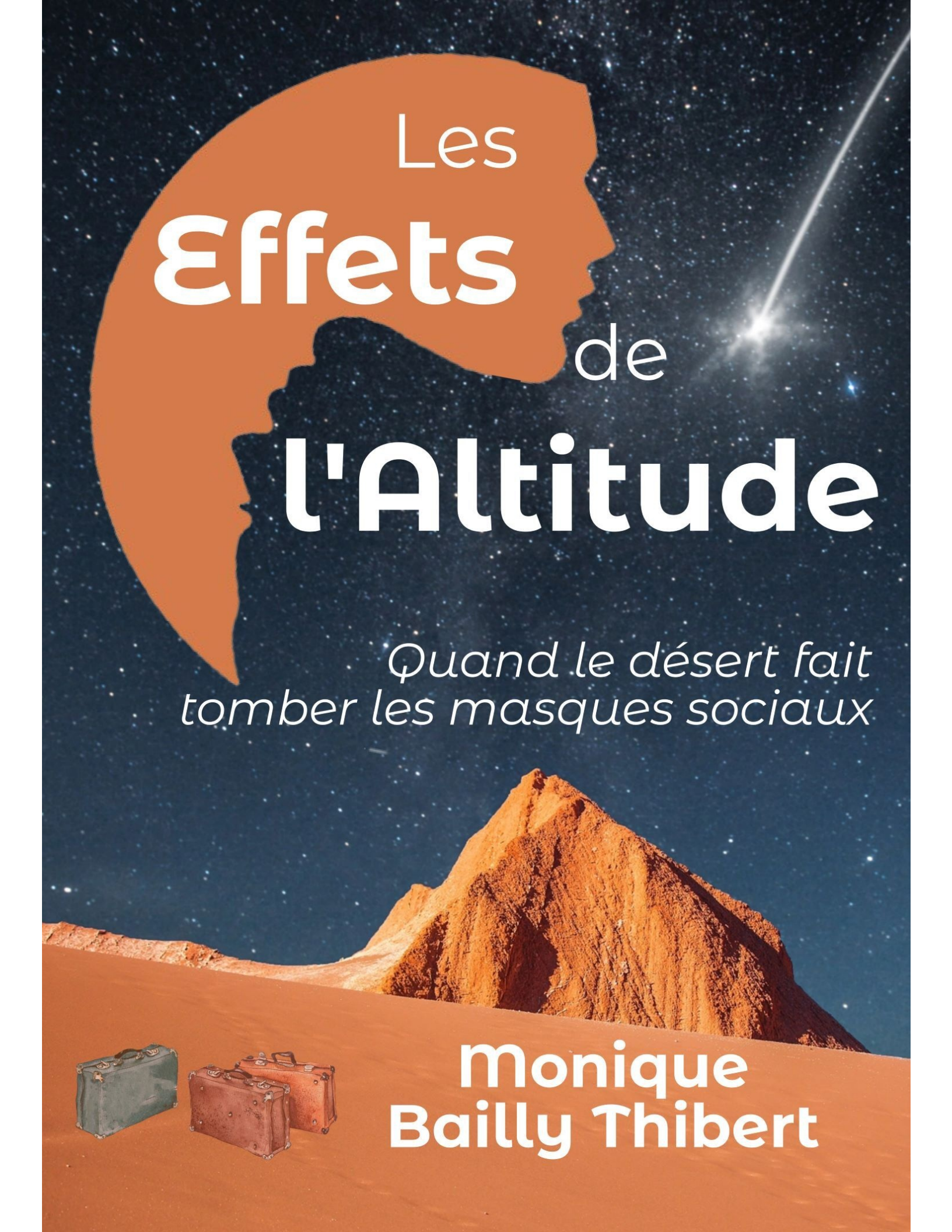




Les Effets de l'Altitude

*Quand le désert fait
tomber les masques sociaux*

Monique
Bailly Thibert

Monique Bailly Thibert

Les Effets de l'Altitude

© Monique Bailly Thibert, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0065-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Des personnalités contrastées

1. Pierre

Il est déjà dix-huit heures. Pierre sait qu'il est attendu au restaurant d'entreprise. Personne ne comprendrait son absence. Seulement, ce genre d'événement le barbe. Bavasser sur des sujets qui ne varient guère : le boulot, la boîte, et surtout les potins du moment. Certains ne s'en privent pas. Il les imagine sans peine, réunis en petits cercles de trois ou quatre, un verre de mousseux entre les doigts, les têtes penchées les uns vers les autres, le regard en coin pour vérifier si, par hasard, d'autres ne tendraient pas l'oreille. D'aucuns iront même jusqu'à placer la main devant leur bouche pour une prétendue discrétion. Il pourrait écrire leurs dialogues, tant leurs thèmes de prédilection sont prévisibles. *Ragots, coucheries, déboires avec leurs mômes... comme d'habitude*, peste-t-il intérieurement en soufflant. Cependant, il doit bien sa présence à Georgette.

Mettant sa décision à exécution, Pierre ferme les fichiers sur lesquels il vient de travailler, après avoir effectué une sauvegarde, ou plutôt deux, par précaution. Il éteint son ordinateur, sans oublier de désactiver l'écran. *Ça consomme un max, mine de rien, cette petite loupote*, se dit-il, économe comme à son habitude.

Il range soigneusement les factures fournisseurs déjà enregistrées dans une chemise verte quelque peu écornée. *Zut, elle est en mauvais état. Il faudra que je la remplace*. Puis il insère celles encore en attente dans le dossier jaune, tout aussi soigneusement. Il s'assure qu'elles sont bien classées dans l'ordre alphabétique des entreprises. *Pas question de les mélanger, sinon, lundi, je ne m'y retrouverai pas*. Comme d'habitude, il place ces deux dossiers, ainsi que la clé USB de sauvegarde, dans le tiroir gauche de son bureau, qu'il verrouille. Il teste la fermeture. *C'est OK*. Il scotche la petite clé sous le plateau du bureau dans le tiroir de droite. *On ne se montre jamais assez prudent*.

Ah ! j'allais oublier la corbeille à papier ! Il vérifie qu'aucun document important n'a échappé au destructeur. La confidentialité fait partie de ses règles d'or ; or il sait que le personnel de l'entreprise de nettoyage investira bientôt les locaux vidés de leurs occupants. Il jette un dernier coup d'œil satisfait sur son

bureau. *Tout est en place, rien ne traîne. Merde, j'ai laissé un trombone !* Il s'empresse de remettre le petit sauvage dans le pot où ses frères s'entremêlent. Il n'oublie pas de verrouiller l'armoire qui contient les précieux classeurs de factures, et cache la clé au même endroit que la précédente.

Avec une pointe de mélancolie, son regard s'attarde sur le bureau vide face au sien. *Georgette va me manquer, finalement !* Avant de quitter la pièce, il veille à éteindre, puis il enfle son blouson gris et son écharpe assortie pour se diriger, le pas traînant, vers la sortie du bâtiment administratif.

Il frissonne un peu en affrontant l'air frisquet d'octobre. Pour atteindre le restaurant illuminé, il doit longer la petite rue à peine éclairée qui mène à l'entrée de l'usine, une cinquantaine de mètres plus loin. C'est une voie publique assez passante. La vitesse de circulation est limitée à trente, et des ralentisseurs ont été installés pour rappeler aux conducteurs inconscients que des piétons l'empruntent et la traversent fréquemment, ainsi que des chariots élévateurs.

Il y a quelques années, l'entreprise a connu une croissance telle que l'on a dû construire un nouvel atelier de l'autre côté de cette rue. Aucun autre emplacement ne s'avérait disponible et, depuis, l'usine semble comme coupée en deux par une route. Pierre, délégué au CHSCT¹, a alors alerté la direction sur les risques que prenait le personnel chaque fois qu'il traversait cette voie. À sa demande, le maire de la commune a été sollicité pour créer une déviation, sans succès. « Trop coûteux et pas pratique », a-t-il rétorqué. *On attend qu'un accident se produise pour intervenir !* râle Pierre, comme chaque fois qu'il longe cette rue. *Aucun sens de la prévention ! Ce n'est pas faute d'avoir soumis des suggestions. Mais personne ne m'écoute.*

Toutefois, c'est sans encombre qu'il atteint le local bruyant où sa collègue organise son pot de départ à la retraite. Quelques secondes d'hésitation avant d'ouvrir la porte. Cette porte dont s'échappe un flot de musique techno qui va inévitablement agresser ses tympans déjà fragiles. *Zut, je n'ai pas pris mes bouchons d'oreilles.* Georgette n'a pas choisi cette musique insupportable, il en est certain. Elle, c'est plutôt le bal musette, et surtout l'accordéon, souvenir des Monédières en Corrèze, son pays natal. *Allez, courage ! C'est l'affaire de quelques instants. Je trinque, je lui fais la bise et je me fais la malle.*

À peine a-t-il mis un pied dans le local enfumé, où évoluent une vingtaine de personnes, que Georgette se précipite vers lui.

— Ah ! Pierre, enfin ! Tout le monde t’attendait. Le chef se prépare pour son discours. Tiens, prends donc un verre, lui dit-elle en lui tendant une flûte en plastique remplie d’un liquide pétillant, sans doute tiède.

À cette exclamation tonitruante de sa collègue, tous les regards convergent vers Pierre. Il perçoit de la désapprobation. Il devine même quelques murmures inaudibles. « Égal à lui-même, ce Pierre ! » Le chignon tremblotant, les yeux brillants d’émotion, Georgette l’entraîne vivement vers le premier rang du groupe qui vient de se former en demi-cercle face au chef.

Marc-Antoine, le directeur du service administratif et financier, s’est emparé d’un micro. La musique cesse brusquement, au grand soulagement de Pierre, dont les oreilles bourdonnent encore. *Mes acouphènes en ont pris un coup !* Les joues rougies par quelques verres de mousseux, le timbre un peu rauque dû à un paquet de cigarettes quotidien, Marc-Antoine se lance.

— Mes bien chers collègues, c’est avec une immense émotion que nous célébrons aujourd’hui le début de la nouvelle vie de notre indispensable Georgette, qui va nous manquer. Ô combien ! Je voudrais vous rappeler à tous...

Bla-bla-bla... Je sens qu’on est partis pour un moment. Il va nous sortir toutes les platitudes de circonstance auxquelles il ne croit pas lui-même.

Pierre n’écoute déjà plus. Ce Marc-Antoine, il le supporte comme chef depuis bien trop longtemps. Imbu de sa personne, il ne cesse de se gargariser encore de ses attaches parisiennes, malgré une quinzaine d’années de vie provinciale. *Si ça ne te plaît pas, la province – d’ailleurs, pour rappel, on dit région maintenant –, retourne donc dans ta capitale,* pense Pierre lors des envolées « capitalesques » de son chef, ainsi qu’il les nomme sans se soucier de la pertinence de ce néologisme très personnel.

Le plus marquant fut son arrivée dans le service. Encore jeune cadre, alors dans sa trentaine, Marc-Antoine a sidéré ses nouveaux subalternes avec sa façon d’arpenter les couloirs. De grandes enjambées qualifiées de dynamiques par certains, ou d’exagérées par d’autres. Le plus original selon certains, le plus ridicule selon Pierre, ce sont les cravates du nouveau chef : jamais en place, avec un pan toujours rabattu sur une épaule. On imagine qu’un violent souffle de vent vient de s’engouffrer entre les deux éléments avec une force telle que le plus lourd ne peut que s’élever dans les airs pour passer par-dessus l’épaule. Ses enjambées gigantesques, au sens étymologique du mot, en sont-elles la cause ? Il

est grand, Marc-Antoine, *un grand échalas*, estime Pierre.

Revenons sur ses cravates un instant. Le pan qui reste visible est toujours – *pur hasard, bien entendu...* – celui sur lequel figure la griffe de luxe de l'accessoire vestimentaire, un accessoire bien somptueux pour une fonction si restreinte, *voire inutile*, selon Pierre. *Cet étalage, non fortuit, j'en suis sûr, n'est rien d'autre qu'une façon ostentatoire de rappeler sa classe sociale, prétendument supérieure à la nôtre, nous les bouseux de province !* Pierre fronce les sourcils, tout en assumant l'aigreur exprimée par cette pensée tant l'attitude de cet homme lui déplait. *Et qu'on ne vienne pas me dire que je suis jaloux ! Il n'en est rien.*

Un tonnerre d'applaudissements vient subitement interrompre les pensées iconoclastes de Pierre, qui porte peu de considération à son supérieur hiérarchique, on l'aura compris. Le discours est terminé. Enfin presque, car Marc-Antoine semble vouloir ajouter quelque chose.

— Ah ! J'allais oublier de vous présenter Agnès.

Son regard, du haut de ses presque deux mètres, balaye l'assistance, jusqu'à s'arrêter dans un coin de la salle où patiente une jeune femme, isolée. *Une nouvelle ?* À peine a-t-il formulé cette question pour lui-même que Pierre prend conscience des raisons de sa présence. *La remplaçante de Georgette, bien sûr !* Il soupire. *Une femme, encore. Bon sang, pourquoi ce métier n'attire plus les hommes ? Je dois rester le dernier des Mohicans parmi les comptables.*

— Approchez-vous, Agnès. Ce ne sont que vos futurs collègues. N'ayez pas peur. Personne ne va vous sauter dessus.

Quelques rires surfaits viennent saluer ces mots incongrus dans un contexte professionnel. *Il a trop bu !*

Pierre observe la nouvelle venue. Très souriante, elle s'avance d'un pas décidé vers le centre du demi-cercle. Elle ne manifeste aucune crainte, malgré la sortie inappropriée du chef. Il lui donne la trentaine, trente-cinq peut-être ? Moins de quarante en tout cas. Ses cheveux d'un châtain clair naturel – un bon point pour Pierre qui hait la sophistication de certaines de ses congénères féminines, *et ne me parlez pas de ces nez refaits à l'emporte-pièce ou de ces horribles bouches en canard* – ses cheveux, donc, sont attachés en une queue de cheval haut placée à l'arrière de son crâne. Son léger manteau noir, tout simple, déboutonné sur une

robe gris pâle, sans prétention non plus, plaît à l'exigeant comptable. Une grande écharpe rose vient égayer cette tenue très sobre. *Elle a bon goût. C'est déjà pas mal. Je n'aurai pas à supporter un mannequin ou une bimbo plastifiée en face de moi sept heures par jour.*

Tout à ses observations, Pierre en oublie presque qu'il s'était fixé un temps limité de présence à ce pot. Il n'a d'ailleurs pas l'intention de faire connaissance avec cette Agnès ce soir. *Trop de monde.* Par politesse, il prend tout de même le temps de se présenter à elle dès la fin définitive du discours du grand échalas.

— Désolé, je suis un peu pressé ce soir. Nous nous verrons lundi, sans faute, précise-t-il avec le plus d'amabilité qu'il puisse montrer.

Il se précipite ensuite vers Georgette, en grande conversation avec d'autres collègues, et il lui sert la même excuse pour s'échapper au plus tôt de ce lieu enfumé. *Pff... C'est incroyable, personne ne se plaint. On dirait qu'ils n'en ont rien à faire des lois sur le tabac, pourtant votées depuis longtemps. Si je m'y risquais, je passerais pour un rabat-joie, ronchonne-t-il.*

— On reste en contact, n'est-ce pas, Pierre ? J'espère que tu t'entendras bien avec la gamine. Je t'appellerai.

— Oui, à bientôt, Georgette, et, j'allais oublier de te féliciter. Profite bien de ta nouvelle vie !

La gamine ! L'expression de son ex-collègue surprend Pierre, qui ne relève pas sur le moment. Pourtant, en effet, pour une femme de soixante-deux ans, la jeune Agnès ne peut passer que pour une gamine. *J'espère en tout cas que la bonne impression qu'elle m'a donnée ce soir se confirmera lundi.*

2. Agnès

De retour dans son appartement ce même soir, Agnès pousse un grand soupir en s'affalant sur le canapé que sa mère lui a imposé. Peu confortable, il n'a que deux places, mais c'est préférable dans son salon de si petite taille. Elle se sent comme dans un cocon éclairé en douceur par le lampadaire haut de gamme qu'elle venait de s'offrir, un coup de cœur.

— Ça s'est plutôt bien passé, annonce-t-elle à son compagnon qui s'est installé à ses côtés et se colle contre elle. En tout cas, la présentation est faite. On verra lundi avec mon futur collègue. Tu sais, il n'a pas l'air désagréable, mais je trouve curieux qu'il ne soit pas resté plus longtemps. Serait-ce de la timidité ? Il devra s'habituer, puisque, si j'ai bien compris, on va travailler en face-à-face. Vaudrait mieux s'entendre !

Cette longue tirade n'est pas interrompue par Tristan, qui se contente de quelques « miaou » et d'un regard énamouré et quémendeur.

— Zut, j'ai oublié ta gamelle ! Désolée, mon minou ! s'exclame-t-elle en se levant brusquement, faisant sursauter le félin, qui bondit agilement hors du canapé lui aussi.

Tristan la précède et s'assied au pied du plan de travail de la cuisine, l'air sage, ses deux pattes bien verticales et plaquées l'une contre l'autre, sa queue élégamment enroulée devant ses griffes, et le museau dressé vers elle, moustaches en alerte. C'est un chat de gouttière, très banal, gris et blanc, que sa mère a récupéré lors de ses maraudes. Il vit avec Agnès depuis un an, et en semble bien satisfait.

Dans sa cuisine, elle s'empare d'un ouvre-boîte avec un petit clin d'œil vers son chat.

— Oui oui, je sais, c'est pas terrible, mais je n'ai pas le temps de te préparer un petit plat !

Tout en s'activant, elle se remémore la soirée.

Ouais... pas super. Bon, on verra à l'usage, mais déjà le chef, ce Marc-Antoine, quel prénom ridicule ? Il m'a paru bien prétentieux. Certes, il avait

picolé, mais tout de même, il a l'air d'avoir les chevilles qui enflent. En plus, je trouve qu'il s'est montré un peu collant avec moi. Je l'attends au tournant, s'il récidive. Et puis, on m'a quand même laissée à l'écart un bon moment avant le discours. Après aussi, d'ailleurs. Même Georgette, celle que je remplace, ne s'est pas vraiment occupée de moi. C'est plutôt normal finalement. La soirée était organisée pour elle.

Les canapés et petits fours servis ce soir ont suffi à satisfaire son appétit. Elle retourne donc s'installer sur son sofa, suivie rapidement par Tristan, qui a avalé goulûment sa pitance.

— Tu manges trop vite, toi, le sermonne-t-elle en atténuant son reproche d'une caresse.

Pas une seule, non, car il en redemande, comme toujours, en donnant de petits coups sur sa main avec son museau. Le ronronnement de son chat rend l'atmosphère très lénifiante. Agnès est sur le point de s'endormir, alors qu'il n'est même pas vingt et une heures, mais les doux accords de guitare des *Souvenirs de l'Alhambra*, qu'elle adore, la tirent de sa léthargie. Elle soupire en s'emparant de son téléphone.

Pff... maman. J'en étais sûre.

— Alors, ma chérie, raconte-moi ta soirée.

— Rien de spécial, tu sais. On a arrosé le départ d'une certaine Georgette, que je vais remplacer.

— Ils t'ont bien accueillie, au moins ?

— Oui oui, tout va bien. T'inquiète pas.

— Tu as visité les locaux, tu as vu ton bureau ? Et tes collègues, ils sont comment... ?

Agnès s'est préparée à ce questionnement et elle y répond patiemment, bien qu'elle n'ait pas grand-chose à dire. Depuis sa rupture avec Yves, sa mère ne la lâche pas. Pas seulement depuis... il en a toujours été ainsi.

Lorsqu'Agnès a décidé d'acquérir un appartement, sa mère s'en est mêlée.

— Tu sais, c'est sérieux un achat immobilier. Faut pas te faire avoir. Tu dois